L'impératif territorial (Partie 1)

Denis Retailé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/272>

DOI : 10.4000/conflits.272

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 1996

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Denis Retailé, « L'impératif territorial (Partie 1) », *Cultures & Conflits* [En ligne], 21-22 | printemps-été 1996, mis en ligne le 15 mars 2006, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/272> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.272>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2021.

Creative Commons License

L'impératif territorial (Partie 1)

Denis Retaillé

- 1 Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande ni plus petite, ni plus riche ni plus pauvre serait le citoyen de l'univers. Voltaire, Patrie, Dictionnaire philosophique.
- 2 Le territoire semble là, dès le début de l'Histoire. Ni la variété des trajets, ni la diversité des formes de société n'introduisent d'exception à la règle : les organisations sociétales tendent partout et toujours à l'exhaustivité des fonctions en limitant les différents secteurs de l'activité sociale à un même espace. L'interaction qui en ressort assure cohésion et identité d'un même mouvement. Ainsi, toute société manifeste-t-elle une tendance à la territorialisation, avec ou sans domination des fonctions politiques. Cohésion verticale mais aussi coalescence horizontale. La découverte d'une forme abstraite d'organisation et d'identité, capable de résoudre les contradictions séparant les activités humaines quand elles se modernisent, a placé l'unité primordiale du côté de la transcendance. L'État, par le territoire, s'abstrait de la société mais s'ancre dans une nature antérieure et durable que nulle péripétie ne devrait pouvoir transformer. Alors l'histoire peut commencer, en tout cas cette histoire " moderne " qui voit alterner guerre et ordre entre les États, enrobés dans un discours de légitimation qui s'appuie sur une base de naturalité et que l'on appelle " idéologie " ¹. Territoire, idéologie, ce raccourci de la fonction politique est un peu audacieux. Ce n'en sont cependant que les deux bornes. Toutes les raisons du monde peuvent se trouver brutalement balayées par le réveil, rarement spontané, d'une identité ou d'une idée, action politique toujours, dont le territoire est le sanctuaire marqué d'icônes et à laquelle l'idéologie fournit le dogme. Examiner l'impératif territorial, c'est d'abord, et paradoxalement si l'on s'en tient aux mots, reconnaître qu'un territoire - comme une idéologie - est justiciable d'un examen critique. Les conditions de sa " production " (légitimes ou non) peuvent être analysées : le territoire est objet de connaissance même si, par ailleurs, il fascine et enchante acteurs ou sujets. Mais aujourd'hui, le problème prend un autre tour. L'examen de l'impératif territorial porte aussi sur la pertinence de la forme " territoire " comme base d'une légitimité qui doit s'élargir aux dimensions du monde pour un nombre croissant de décisions et d'actions. Que devient-elle dans ce cadre nouveau ? Les mouvements de contre-mondialisation (fractionnements), sont-ils seulement la

marque d'un archaïsme, un combat d'arrière-garde sur le chemin d'une société-monde ? Retirer au territoire sa transcendance, déchiffrer et montrer la complexité de sa construction sont-elles des opérations capables de fournir l'outillage nécessaire à l'invention de nouvelles formes politiques ? Nous nous retrouvons là, dans la même position d'ouverture du savoir vers l'action qui a déjà conduit à des " réalisations " tendant à accorder le " réel " à ce qui " devait être ". Position délicate. Une nature et une idée, d'abord distinctes puis confondues et renforcées l'une par l'autre, voilà la naissance du territoire. Des mots qui dérivent, entraînant les concepts dans l'architecture d'un déterminisme géographique, c'est l'héritage dont la captation politique s'est traduite par le découpage universel, l'invention du monde que nous connaissons et que nous avons " perdu ". Mais l'histoire n'est pas finie et le temps à venir est toujours envisagé comme un lieu. Terre promise. Sa localisation, sa forme, son extension varient selon les discours : l'intentionnalité des acteurs-inventeurs du monde focalise la visée d'une géographie rénovée du politique. Plus encore, la repolitisation globale du géographique (la géographie moderne a d'abord appartenu aux Sciences morales et politiques avant de devenir une Science naturelle) permettrait d'échapper à la description d'évidence ou à la justification de l'existence. Que devient l'impératif territorial dans cette double transformation de l'objet - le Monde - et de la méthode - la Géographie - ? Ce problème qui peut sembler confiné dans le domaine pratique est un véritable défi théorique au risque de l'imagination. L'invention du monde : la dérive des mots... de la terre au monde, par l'État. La volonté de monde : de la géographie spontanée à la géographie politique, par la responsabilité.

- 3 L'invention du monde Sans s'interroger sur l'origine du Monde et de la Vie mais en observant la prise de conscience progressive de l'allure de la terre des hommes et des relations qu'entretiennent ses différentes parties, la géographie est une écriture à double sens. Elle est écriture au sens le plus formel et codifié, description ordonnée au moins, explicative souvent, du réel localisé à la surface de la terre, en tant qu'il est localisé. D'un autre côté, tout homme ou tout groupe d'hommes impriment à cette surface terrestre un sens géographique, par leur regard et leur action qui différencient les lieux. Ces deux géographies, la discursive et la " spontanée ", sont assez mal départagées tant il va de soi, dans le savoir commun, que les objets géographiques sont des " êtres " (essences) avant que d'être. Nous avons d'abord à nous débarrasser de cette " naturalité " des divisions spatiales qui sont la base ou l'expression empirique des phénomènes décrits par l'ensemble des Sciences sociales. Je veux déjà parler du territoire. Pour éviter d'embrouiller les catégories et les figures spatiales, je ne reconstituerais que l'itinéraire géographique qui a conduit à ce tableau du monde que nous connaissons et qui peut-être s'efface : le monde des États " nationaux " et " territoriaux " dans lequel l'organisation, l'identité et l'institution politiques des groupes humains sont, au moins fictivement, accordées voire réglées par le territoire. Il faut alors remonter à la Genèse (le Livre) et aux Histoires (enquêtes) d'Hérodote. De la Genèse nous avons hérité une structuration de la pensée qui combine le temps, la différence et le progrès (la complexité). A chaque étape de la création, correspond un palier d'accomplissement du plan. S'y ajoute la différenciation croissante qui conduit du lieu et du temps d'Éden aux généalogies des fils de Noé et à la dispersion des habitants de Babel ; la diversité du monde prend son allure presque définitive. Il faut encore que les " races " cherchent leur place, circulent et s'établissent, s'ajustent, reviennent, tournent autour de la terre, Canaan. Généalogie et territoire sont les deux constantes de cette Histoire. Loin de cela, Hérodote et les géographes grecs qui l'ont

suivi, s'efforcent aussi d'ordonner leur monde. Leur souci est à la fois identique et pourtant très différent de celui des auteurs du texte religieux. Identique car il s'agit de donner du sens au monde ; différent car il s'agit d'y loger la réalité concrète contemporaine en vue de l'action. L'écriture de la terre commence par l'explication de l'inimitié entre les " peuples " (affaires d'enlèvements), créatrice d'identité. Autour de ce noeud du monde où se rencontrent et se différencient Grecs, Perses et Égyptiens, sont ensuite exposés et disposés les continents imaginés, avant que d'être progressivement découverts puis ajustés sur le planisphère en construction. Leur nom et leur caractère sont fixés à l'avance. Une fois encore, lorsque s'achèvent les circumnavigations des Temps modernes, l'assimilation persiste d'un continent et d'une couleur d'humanité, noir, jaune, blanc, ou d'un continent et d'une civilisation, même approximativement définie par une plante alimentaire (le riz et l'Asie), une religion (le christianisme et l'Europe), une couleur vraiment (le noir et l'Afrique). Les caractères ne se superposent jamais parfaitement, et au besoin, des sous-continentes sont plus tard identifiés (Inde, Amérique latine). Il n'en reste pas moins que, par réduction, les civilisations sont d'abord représentées par des îles terrestres. La différence première tient dans ces caractères là, aux lieux de la rencontre bien sûr, en conformité avec l'expérience (la partition grecque, le planisphère de Mercator) ou avec les textes révélés (la partition médiévale selon les trois lignées des fils de Noé). Dans les mêmes temps, chez les Grecs comme chez les " rationalistes " du début du Monde " moderne ", une distance scientifique est prise de cette réalité sous influence. Mesurer et tracer les limites des terres et de la terre, localiser sur un graticule, isoler incontestablement des ensembles géographiques non plus dans l'ordre des hommes et de leur règne mais dans celui de la Nature, voilà des opérations à visée objective dont la géographie du monde des hommes ne se remet que difficilement. Car les prémisses n'ont pas été invalidées. L'Europe pour preuve, continent à part entière, alors que le " monde indien " n'est que sous-continent. Les limites physiques de la " terre continue " (Terra continans) peuvent être arrangées. Et l'Oural devient frontière de premier ordre quand l'Himalaya n'isole qu'une province de la vaste et massive Asie. Hésitation encore devant l'Amérique puis, après son invention en 1507, devant l'humanité de ses habitants. Même si la découverte physique et le dessin incontestable des contours tirent vers la nature terrestre du monde, l'idée a précédé et n'a jamais été fondamentalement révisée après la découverte, au moins pour le " vieux " Monde². La dérive ne pousse pas seulement du contenu au contenant. Elle touche aussi les concepts ; une réalité vécue et locale devient abstraite dans un schéma spatial. Elle est même étendue à la catégorie géographique entière, une surface le plus souvent. Les géographes grecs, par exemple, ne se sont pas contentés d'enquêtes de restitution. Ils se sont toujours efforcés de localiser tous les lieux identifiés selon des coordonnées astronomiques et terrestres à la fois. Ptolémée, pour finir, a collationné le savoir géographique vérifiable de ses prédécesseurs, soit huit mille noms de lieux. Tous sont placés sur un graticule bien amélioré depuis Eratosthène. Les coordonnées sont exprimées en angles (klima) qui servent à découper la surface de la terre en sept " zones ". Carte. Mais l'extension aux zones des jugements portés sur la qualité des milieux et la richesse des contrées, conduit tout droit à la théorie des climats que l'on retrouve chez Montesquieu ou Herder et plus ou moins encore dans tous les raisonnements approximatifs portant sur le sous-développement des régions tropicales. Du climat (l'angle) à la zone géographique, du continent à la civilisation, le croisement des deux dimensions fournit une première trame de différenciation du monde. Elle le structure autour du lieu

d'émission de l'histoire, le centre des terres émergées dans la zone moyenne dite tempérée. En s'écartant de notre lignée " géographique ", mais si peu tout compte fait, le processus prend encore plus de relief, comme perfectionné. Reprenant l'héritage grec, les savants abbassides n'ont pas remis en cause l'autorité de l'ancienneté (ce qui ne se peut) mais l'ont adaptée aux circonstances du temps. Ptolémée avait-il désigné sept klima, Mas'udi reconnaît sept iqlim qui ne sont cependant pas disposés de la même manière. Aux angles de latitude sont substitués des secteurs ayant Bagdad pour sommet, ouverts en direction des " civilisations " périphériques. Mais ces secteurs sont rapidement devenus, pour des raisons pratiques, des iqlimyya, des provinces d'administration, un découpage pour finir³. Tout n'est que construction on le voit, une auto-organisation du discours assez stupéfiante : le contenu sert d'abord à désigner le contenant, puis le contenant détermine le contenu. L'identité partielle est étendue à un espace imaginé ; une fois délimité, l'espace imaginé devient le critère d'identité. Le territoire est le concept mixte qui permet la bascule quand la localisation (qui peut être simplement une direction) devient contrée par le glissement d'un caractère dans un quadrillage établi indépendamment. L'inversion achève l'opération et l'invention du monde continue par l'évolution du contenu des cadres qui restent fixes : de la tropicalité au sous-développement et à l'identité culturelle ; des steppes enfoncées en coin entre forêt et désert à l'Empire russe par la mobilité des Tatars et à l'URSS puis la CEI ; de l'Empire romain à l'Europe unie par le christianisme, l'idéologie nationale puis une éventuelle " maison commune " ; les exemples sont nombreux d'ensembles géographiques définis par une limite, que l'on cherche à justifier par un contenu et, souvent, encore, à réaliser. Le territoire est bien là d'abord. Nous le vérifions avec l'aventure africaine de la territorialisation, en décelant au passage un dernier aspect du processus d'invention. Sur la carte blanche, l'impératif territorial est cartographique. Il se traduit par le remplissage de limites toujours repoussées vers l'intérieur inconnu, jusqu'à la rencontre de cartographies concurrentes. Des " zones ", des continents-civilisations et une subdivision plus ou moins fine : l'invention du monde est une représentation et sa projection européenne l'a emporté. Nous pouvons l'admettre là où les Européens ont été effectivement responsables du tracé des frontières. Mais que penser de la Chine⁴ et, dans une configuration un peu différente, de l'Inde⁵ ? Ces États sont aussi des civilisations (ce sont d'ailleurs les deux géants démographiques) qui toutes deux se conforment bien à l'impératif territorial du type dedans/dehors, de manière très rigide d'ailleurs, sans qu'il soit nécessaire d'établir un nouveau cadre d'identité. Au total, l'eupéanisation du monde qui résulte de ce découpage en territoires, se ramène à une méthode cartographique d'identification, manière privilégiée et simplifiée de donner du sens à tout ce qui se trouve à la surface de la terre. Des surfaces délimitées sont ajoutées les unes aux autres jusqu'au recouvrement complet des terres émergées. L'affaire ne s'arrête pas là. La dérive du contenu au contenant et son effet de retour participent d'un schéma beaucoup plus global d'appréhension du monde qui est présent, implicitement, dans les apprentissages comme dans les approches " savantes ". Il suit fidèlement la progression de la Genèse, au moins comme structure fondamentale (à chaque étape un palier) et reconnaît dans la différence la marque du progrès, au temps du monde. Aujourd'hui coexistent, comme en toutes les époques, des étapes différentes de la marche de l'humanité. Une hiérarchie en ressort, comme fatale, avant la grande égalisation finale. Vision d'Européens ? Illusion ? Peut-être. Il est toujours pertinent d'observer ce qui se réalise de ces discours et comment. Une Philosophie de l'Histoire bien nette sert de base à

l'itinéraire intellectuel de découverte du monde et de son temps. Elle est aisément identifiable, malgré la trop grande familiarité que nous en avons tous, par un tableau de correspondance des thèmes et des concepts de notre histoire et de notre géographie, assortis du principe de construction qui cimente l'ensemble. Voilà un modèle efficace d'intégration des éléments de l'invention : des moments, des lieux, des niveaux⁶ :

- 4 PERIODE NOTION ESPACE NOTION PRINCIPE historique géographique construit
Antiquité Civilisation Zones Milieu Naturalisation Moyen -Age Modernité Continents
Développement Historicisation Temps modernes Epoque Europe et Europe et Territoire
Universalisation contemporaine 1 Révolutions prolongements Epoque contemporaine 2
Monde Affrontement Monde Puissance Système Mondialisation
- 5 Quand les sociétés ont parfaitement les couleurs de leur milieu, quand leurs orientations matérielles s'accordent bien aux mythes, au plus tôt de l'histoire donc, les civilisations peuvent être identifiées, sans trop de précautions. Un morceau de terre, une activité dominante, un corps de croyances suffisent, dans cet ordre, à fixer quelques lieux de naissance de l'histoire humaine. Rappelons-nous nos premiers apprentissages. La diversité de l'Humanité apparaît très tôt et déjà formalisée. Elle est logée dans une construction savante liant l'homme à la terre. L'accent porte d'ailleurs immédiatement sur la différence, la limite, le découpage. Celui qui a prévalu dans l'ordre physique se retrouve dans l'ordre humain, non seulement comme méthode, mais aussi dans sa trace. Les continents et les latitudes, la terre et la mer sont les référents de base. Au plus tôt de l'histoire, dans une relation de très grande proximité des caractères physiques (observés aujourd'hui, ce qui constitue un anachronisme et une faute méthodologique sur laquelle on ne peut s'étendre ici), les civilisations sont inscrites dans la nature. Leur différenciation échappe ainsi au classement de valeur ; mieux même, les morceaux de l'Humanité sont placés à égalité de raison face à une nature terrestre diversifiée et fixée. Adaptées à leur " milieu ", les civilisations sont confinées et condamnées à la séparation ou à l'affrontement marginal dans les confins indécis (luttres nomades/sédentaires). Il faut une civilisation ouverte sur le monde par sa situation " privilégiée ", prête à l'aventure de la circulation, pour que s'entame le processus d'échange et de mutation liée à la confrontation. Alors que l'arrangement des contraintes formerait les cultures et les civilisations naturalisées, il n'y aurait histoire que par la coalition, volontaire ou non, de cultures différentes⁷. Ce lieu de la concentration de l'expérience humaine du monde, capable de changement (de progrès), est tout désigné. Elisée Reclus, qu'on ne peut soupçonner de mépris pour la différence, ou de sentiment de supériorité raciale, l'exprime au mieux, dans une expression touchante de sincérité où l'on voit poindre un besoin d'optimisme historique. " L'Asie a pu donner naissance à plusieurs civilisations locales, mais c'est l'Europe qui en hérita pour les unir en une culture plus élevée, à laquelle pourront prendre part tous les peuples de la Terre " ⁸. L'affranchissement des contraintes locales est producteur d'une plus-value par l'accès à la variété matérielle et culturelle du monde. C'est l'entrée en histoire par la Modernité, la séparation de l'aventure intellectuelle et de l'aventure matérielle en des secteurs séparés qui vont pouvoir s'informer l'un l'autre alors que dans les civilisations naturalisées, la nature-culture fait bloc et la situation est arrêtée. Les Européens qui inventent cette histoire du monde, dessinent, à ce moment, une seconde trame géographique qui représente la diffusion de l'Europe selon un gradient de proximité-éloignement. C'est la carte du développement, de la plus ou moins grande intégration dans un système européen-centré. Que l'on parle de Révolution industrielle, de transition démographique, de transition démocratique, d'urbanisation, de

développement humain, la même structure organise la compréhension : des étapes, des paliers, des différences hiérarchisées, la Genèse. L'Histoire (l'Esprit et la Raison) mène son oeuvre sur la base " naturelle " des civilisations ; Hegel a clos cette démonstration⁹. Entonnoir de peuples, réceptacle de civilisations et de thèmes culturels, la péninsule occidentale de l'Asie prend son caractère par la diversité. C'est la meilleure position d'apprentissage et d'expérimentation de solutions universelles pour le compte du monde, à la rencontre des différences essentielles. La diversité dans la proximité et dans un espace plein, porte vers l'invention d'une forme sociale à cohésion double, externe et interne, permettant à la fois l'identité et le voisinage. Les trois principes de l'État moderne fondé sur le territoire, l'unité, le primat du politique, manifestent la découverte de l'impératif territorial en deux attributs superposés : l'exclusivité et l'exhaustivité que l'on retrouve dans la fiction de la souveraineté totale. Achievées les Guerres de religion, perdue l'idée d'Empire chrétien, la guerre civile européenne prend le relais dans une recherche inachevée de l'accord parfait peuples/territoires. Cela n'empêche pas l'illusion de se développer, étalée sur la terre entière, quelles que soient les dispositions sociales et politiques locales¹⁰. L'impératif territorial développé en Europe est universalité par la nécessité de placer toutes les contrées du monde sur un même plan. Comment réaliser la coalescence d'objets qui ne sont ni de même nature ni de même structure ? La jonction de l'impératif cartographique et de l'impératif territorial, comme outil de la pensée du monde et accessoirement de sa conquête ou de sa domination, achève le processus d'invention. La touche finale n'est que le passage à l'explicite. La hiérarchie des puissances dans ce monde l'organise et le boucle en un système par lequel se diffuse l'unité de l'ensemble. Voilà l'histoire que nous nous racontons, le tableau géographique que nous nous montrons. C'est un discours centré, idéologique mais aussi le témoignage d'une réalité imaginée qui a pris corps dans le monde comme réunion d'ensembles séparés, jusqu'à la limite empirique incontestable de la terre des hommes. Limite vers le haut ! Quelle est la limite vers le bas ? Le Peuple, l'État-nation ? La civilisation ? Ce ne sont guère qu'assemblages différents de sociétés. Il faut alors définir la société plutôt que la prendre en soi. C'est, au passage, le moyen d'observer comment l'impératif territorial intervient dans les assemblages, quels que soient leur extension ou leur structure. Vers le bas, la limite empirique incontestable est alors l'individu, qu'il soit sujet, agent ou acteur, libre ou contraint. Nous n'avons pas à déborder sur ce débat pour examiner le territoire.

6 Lire la suite

NOTES

1. R. Aron, Paix et guerre entre les nations, Paris, Calmann-Lévy, 1962.
2. D. Nordman, éditeur, L'Ecole Normale de l'An III, leçons d'histoire, de géographie et d'économie politique, Paris, Dunod, 1994.
3. A. Miquel, La géographie humaine du monde musulman, Paris, La Haye, Mouton, 1967.
4. M. Granet, (1929), La civilisation chinoise, Paris, Albin Michel, 1994.

5. J.L. Racine, " Rama et les joueurs de dés ", Hérodote, n° 71, Paris, La Découverte, 1993.
 6. D. Retailé, " L'État dans l'enseignement de la géographie ", L'Information Géographique n° 1, Paris, A. Colin, 1994.
 7. C. Lévi-Strauss, Le regard éloigné, Paris, Plon, 1983.
 8. E. Reclus, L'Asie Russe, Nouvelle Géographie Universelle, t.VI, Paris, Hachette, 1882.
 9. G.W.H. Hegel, (1822), La raison dans l'histoire, Paris, Plon, édition 1965.
 10. B. Badie, L'Etat importé, Paris, Fayard, 1992.
-

INDEX

Mots-clés : géographie, sciences politiques, territoire(s) et territorialité, souveraineté